

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 21 mai 1887

## JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

XLVIII

**M**or, l'assassin payant, vous, l'assassin payé.

Jean-Jeudi eut un petit frisson, mais garda le silence.

René continua :

—Berthe Monestier remplira le rôle de la femme déguisée en homme, dit-il.

—Et le médecin de Brunoy?... demanda Jean-Jeudi.

—Un valet de supplément que je fais engager et qui a été figurant à l'Ambigu... Il s'acquittera de sa tâche à la bonne franquette, sans se douter de rien.

—Après l'éclat, il faudra nous ménager une sortie.

—Ne vous inquiétez point de cela... Par le boudoir la sortie sera libre... D'ailleurs il n'y aura pas d'esclandre... Mistress Dick Thorn s'évanouira peut-être, voilà tout, et personne excepté nous, ne saura pourquoi...

—C'est juste. Autre chose : Il faut des costumes, des perouques et des barbes.

—C'est vous qui vous en occupez, car seul vous savez ce qu'ils doivent être...

—Bon... J'irai chez le fameux Babin, et j'aurai l'adresse d'un coiffeur de théâtre pour les postiches.

—Vous emballerez tout dans une caisse que vous expédiez ici, à M. Laurent, par un commissionnaire...

—Entendu, mais ça coûtera de l'argent... pas mal d'argent...

—En voici...

Et René tendit à Jean-Jeudi un rouleau de cinq cents francs.

L'entretien des deux hommes dura quelques minutes encore, car il leur fallait se mettre d'accord sur bien des points, puis René rentra à l'hôtel, enchanté du succès qu'il venait d'obtenir auprès de Jean-Jeudi, et trouvant ce succès d'un heureux augure.

Dans l'après-midi il prévint mistress Dick Thorn qu'il allait s'absenter pendant deux heures afin de surveiller au dehors certains préparatifs commandés par lui, et il prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs pour apprendre à Berthe ce qui se passait et ce qu'il attendait d'elle.

La jeune fille ne sortait que pour acheter ses modestes provisions; elle était au logis quand René se présenta.

Elle travaillait en réfléchissant.

Ses pensées se partageaient entre son amour pour Etienne Lorient et son ardent désir de réhabiliter le nom de son père.

L'horizon lui semblait plus sombre que jamais. Les jours succédaient aux jours sans lui apporter une lueur d'espérance.

Elle accusait René de lenteur, et par instants elle se reprochait d'avoir eu foi dans ses promesses.

En voyant entrer le mécanicien elle éprouva une vague sensation de soulagement.

Peut-être allait-il enfin lui apprendre une bonne nouvelle, ou tout au moins lui annoncer que l'action s'engageait de façon sérieuse.

René s'aperçut du premier coup d'œil que les traits de l'orpheline portaient des traces de fatigue et de souffrance plus visibles encore que d'habitude, et que ses paupières étaient rouges.

Il le lui dit et, comme elle essayait de nier, il eut peu de peine à lui prouver qu'elle n'arriverait pas à le convaincre.

—Eh bien ! oui, c'est vrai, je souffre, balbutia-t-elle alors, le découragement s'empara de moi et me fait beaucoup de mal...

—Pourquoi vous décourager, chère enfant ? demanda René.

—Vous m'aviez persuadé que nous pourrions bientôt ressaisir et renouer les fils révélateurs brisés entre nos mains, et je vois trop que c'était une illusion, puisque malgré tous vos efforts le temps se perd en vaines recherches...

L'orpheline, en l'écoutant, sentait des frissons passer sur sa chair.

—Ah ! vous avez raison, murmura-t-elle quand le mécanicien eut achevé, le moyen doit être infaillible... Si cette femme a les mains tachées de sang, si grand que soit son empire sur elle-même il est impossible qu'elle reste calme... Mais quels seront les acteurs de cette comédie sinistre, ou plutôt de ce drame effrayant ?...

—Ceux dont l'intérêt est de contraindre mistress Dick Thorn à se trahir. Moi, Jean-Jeudi, et vous, mademoiselle...

—Moi !... s'écria Berthe en devenant pâle de terreur... Moi !... répéta-t-elle... Y songez-vous ?

—Certes, j'y songe, et je vous prouverai qu'il le faut, et que sans vous rien n'est possible... Je vous destine le rôle de la complice des assassins.

—Oh ! jamais ! jamais ! reprit la jeune fille dont les yeux devenaient hagards et dont les lèvres tremblaient. Le courage me ferait défaut pour jouer un pareil rôle, pour incarner en moi un tel monstre... Avant d'avoir fait un seul geste je tomberais, glacée d'horreur. Ne me demandez pas cela !

René prit dans les siennes les mains de l'orpheline et les trouva froides comme du marbre.

Un sentiment de pitié profonde s'empara de son âme, mais il fallait marcher en avant et saisir une occasion qui ne se représenterait pas.

—Berthe, mon enfant, ma sœur, fit le mécanicien d'une voix émue, vous m'avez dit un jour : "J'ai juré à ma mère mourante de donner ma vie s'il le fallait pour réhabiliter le nom de mon père... J'ai juré d'affronter tous les dangers, d'accepter tous les sacrifices, de subir toutes les humiliations, pour effacer la tache imméritée qui souille notre honneur." Est-ce vrai ?

—C'est vrai !... balbutia l'orpheline...

Le mécanicien continua :

—Vous m'avez dit à moi que, pour atteindre le but convoité, vous descendriez hardiment dans les bas-fonds de Paris, et que vous marcheriez dans la boue à la recherche de la vérité... Est-ce vrai ?

—C'est toujours vrai...

—Eh bien ! l'heure est venue de tenir vos serments ! Réagissez contre l'horreur qui s'empara de vous ! Songez au martyr dont le sang a coulé sur l'échafaud !... Songez à cette tombe qui ne porte qu'un mot : JUSTICE !! et répondez-moi : Je suis prête !...

Berthe releva la tête, essuya ses yeux baignés de larmes, et d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir répéta :

—Je suis prête !...

René serra de nouveau les mains de la jeune fille.

—Merci de cette généreuse résolution, chère enfant... lui dit-il, et maintenant vous vous sentez forte, j'en suis sûr...

L'orpheline secoua la tête.

—Je suis prête à tout, mon ami... balbutia-t-elle. Je remplirai mon devoir jusqu'au bout, mais il ne faut pas me demander d'être forte... Que voulez-vous ! mon âme est brisée... J'ai des heures de défaillance absolue où je m'abandonne au désespoir... Alors il ne me reste plus de volonté, plus d'énergie, et je prie Dieu de me laisser mourir...

—Mourir ! répéta le mécanicien avec stupeur. Pourquoi cette pensée désolante ? Vous êtes si jeune... l'avenir cicatrisera les blessures du passé.

—Je n'attends rien de l'avenir... je souffre tant,



A peine la porte fut-elle ouverte que la pauvre enfant poussa un cri étouffé. .... (Page 116, col 2.)

—Ces recherches étaient indispensables.

—Sans doute, mais en présence de leur insuccès, je désespère...

—Eh bien ! vous désespérez trop vite... Peut-être touchons-nous au but...

Berthe tressaillit.

—Comment cela ? demanda-t-elle. Par quel chemin croyez-vous donc arriver à ce but qui semble nous fuir ?...

—Nous allons tenter une démarche décisive pour contraindre mistress Dick Thorn à laisser tomber son masque, à nous révéler son secret.

—Qu'avez-vous résolu ? Qu'allez-vous entreprendre ?

—Je vais vous le dire...

Et René raconta brièvement son plan, comme il l'avait raconté le matin de ce même jour à Jean-Jeudi.